comment publiés mais peu connus faute d'une publicité suffisante. Les plus anciens de ces textes ont tous les caractères qui distinguent les langues romanes du latin, et comme ils se sont produits dans un pays isolé, à l'abri de toute invasion et en dehors de toute influence germanique directe ou indirecte, ils prouvent évidemment que les langues romanes ont tiré de leur propre fonds, et n'ont pas emprunté aux Germains les traits essentiels qui les caractérisent. C'est là un fait important pour tous ceux qui étudient la *philologie comparée*.

L'île de Sardaigne, occupée primitivement par des peuplades de race sémitique, puis par des colonies phéniciennes et carthagoises, opposa à la domination romaine une résistance héroïque, deux siècles environ avant l'ère chrétienne. Les proconsuls romains, pour mettre fin à ces continuel soulevements, eurent recours à des moyens tout à fait semblables à ceux dont les modernes oppresseurs de la Pologne donnent aujourd'hui le spectacle à l'Europe indignée. Ils firent enlever et vendre comme esclaves la population entière de l'île.

Le nombre de ces malheureux fut si grand que tous les marchés en furent encombrés, et le mot *Sardi venales* (Sardes à vendre) passa en proverbe et devint synonyme d'une chose surabondante et de peu de valeur.

Pour remplacer les populations ainsi déportées en masse, les Berg et les Mouraviéff romains eurent soin de repeupler le pays avec des colonies tirées de l'Italie méridionale. Le latin devint l'unique langue de l'île de Sardaigne, et on peut dire qu'il s'y est conservé presque intact jusqu'à nos jours. En effet le dialecte sarde est resté de toutes les langues romanes la plus voisine de cette souche commune, à tel point qu'on a pu écrire des pièces de vers qui sont à la fois en latin assez correct, sinon élégant, et en langue vulgaire telle qu'on la parle encore aujourd'hui en Sardaigne. Le livre de M. Auguste Boullier nous donne plusieurs spécimens de ces tours de force philologiques.

Parmi les documents historiques qu'il nous cite, nous remarquons une lettre pastorale de l'an 740 en langue vulgaire servant en quelque sorte de transition entre le latin et l'italien. On y trouve déjà tous les caractères des langues modernes analytiques: l'article, les verbes auxiliaires, en même temps que des restes des anciennes déclinaisons: le cas sujet et le cas régime comme dans la langue d'oc et la langue d'oïl. Ici se place une question de la plus haute importance que le livre de M. Boullier aidera sans doute à résoudre: Les lan-